

**SUR UNE VISIBILITÉ DE L'AUTOTRADUCTEUR. DUMITRU
TSEPENEAG ET FELICIA MIHALI, Ileana Neli Eiben, Editura
Universității de Vest, coll. « Metabole », Timișoara, 2017, 313 p., ISBN:
978-973-125-492-0**

Gina PUICĂ¹

Le récent ouvrage de Ileana Neli Eiben, issu d'une thèse de doctorat et dont le titre – comme le rappelle Georgiana I. Badea dans l'avant-propos – renvoie à celui d'un livre de Lawrence Venuti (*The Translator's Invisibility*), intéresse autant par le côté théorique qu'il développe que par les illustrations qu'il présente. Du côté théorique, nous avons affaire à des développements intéressants concernant le bilinguisme d'écriture et l'autotraduction essentiellement, mais aussi la francophonie, l'exil, l'écriture migrante, pour n'en citer que les plus visibles, l'approche traductologique rencontrant ici harmonieusement les perspectives linguistique, littéraire, sociologique ; alors que du côté des applications, nous sommes témoins d'analyses sérieuses et parfois audacieuses portant sur des œuvres de deux écrivains bilingues d'origine roumaine, Dumitru Tsepeneag et Felicia Mihali.

L'ouvrage est organisé de façon (un peu) rigide en deux parties, dont chacune comprend deux chapitres. La première partie s'attache à présenter les repères théoriques en matière de bilinguisme d'écriture et d'autotraduction littéraire ainsi que les repères historiques des mêmes questions telles qu'illustrées chez des écrivains roumains d'expression française. La deuxième partie illustre, à travers des analyses concrètes, quelques-unes des notions théoriques présentées dans la première partie, mais enrichies par l'apport spécifique des œuvres étudiées.

Le premier chapitre, le plus long, permet à Ileana Neli Eiben de partir de très loin et du très général, c'est-à-dire de l'état des lieux des recherches antérieures et des définitions du bilinguisme et de l'autotraduction fournies par les dictionnaires, les encyclopédies et les études spécialisées pour arriver à des paramètres très précis et circonstanciés de l'autotraduction, en passant par les aspects représentatifs du bilinguisme d'écriture, et tout cela en puisant des exemples et des avis particuliers chez de nombreux théoriciens (entre autres, Antoine Berman, Michaël Oustinoff, les chercheurs du groupe AUTOTRAD de l'Université de Barcelone, Lise Gauvin, Pascale Casanova, Gérard Genette, Philippe Lejeune, des chercheurs roumains tels Dumitru Chioaru, Georgiana Lungu-Badea, Margareta Gyurcsik) et chez des écrivains-théoriciens (Julien

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, gina.puica@litere.usv.ro

Green, Nancy Huston, Julia Kristeva, George Steiner, Norman Manea, Vassilis Alexakis).

Entre l'opinion selon laquelle bilinguisme et autotraduction reviendraient au même (Bueno Garcia, Irina Mavrodin) et celle qui sait distinguer entre ces deux concepts et leurs réalités respectives (Michaël Oustinoff, Dumitru Chioaru), Ileana Neli Eiben choisit le moyen terme, voyant entre les deux des ressemblances et des différences (pp. 34 *et sq.*), la principale différence consistant dans le fait que l'autotraduction suppose l'existence d'un *hypotexte*. L'opération de transfert dans la langue cible aboutit ainsi à un hypertexte qui rendrait plus ou moins visible l'hypotexte. Cette « *visibilité* », définie par l'auteur de l'ouvrage recensé ici comme « la manière dont le TC [texte cible] *donne à voir* le TS [texte source] » (p. 35, souligné par l'auteur de l'ouvrage), aurait, selon les cas, des intensités variant de 0 (quand l'auteur-traducteur aspire et travaille à une complète naturalisation de son texte dans la nouvelle langue) à « une visibilité très accentuée qui laisse transparaître le TS dans son étrangeté » (p. 35). Dans le sillage de Oustinoff (qui, dans son ouvrage *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction : Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*, parle de la « logique palimpsestueuse » comme étant l'un des traits distinctifs du texte autotraduit), d'une part, et des chercheurs du groupe AUTOTRAD, d'autre part, Ileana Neli Eiben se réjouit du double statut de tout texte littéraire autotraduit, qui peut être analysé en tant que n'importe quel autre texte traduit, mais aussi en tant que « véritable recreation grâce au travail créatif de l'autotraducteur » (p. 44), autrement dit comme « traduction privilégiée » (Helena Tanqueiro, citée par Ileana Neli Eiben, p. 49), voire comme « ŒUVRE » (Irina Mavrodin, citée par Ileana Neli Eiben, p. 49) - et à ce titre opposée à ce « texte-simulacre » que serait, selon Irina Mavrodin, un texte traduit (*ibid.*).

Le deuxième chapitre suit l'évolution du bilinguisme et de l'autotraduction dans l'espace de langue roumaine depuis Dimitrie Cantemir jusqu'au XXI^e siècle, l'exposé évoquant les contextes historique et politique, linguistique et littéraire, avant d'en venir brièvement aux pratiques d'autotraduction et d'écriture bilingue effectives chez des auteurs tels Alecu Russo, Dimitrie Bolintineanu, Alexandru Macedonski et Panait Istrati. Pour ce qui est de la seconde moitié du XX^e siècle et de ce début du XXI^e siècle, l'auteur évoque d'un côté le « retour des écrivains exilés et [l'] importation de capital littéraire "étranger" en Roumanie » (pp. 140-143), en s'arrêtant aux cas de Virgil Tănase et de Dumitru Tsepeneag, et de l'autre, la « migration et [l'] exportation de capital littéraire roumain à l'étranger » (pp. 143-147), y incluant cette fois Felicia Mihali et Irina Egli.

Et on arrive au troisième chapitre (premier de la seconde partie du livre), dans lequel l'auteur analyse le bilinguisme d'écriture tel qu'illustré dans *Le Mot sablier* et sa version bilingue *Cuvântul nisiparniță* de Dumitru Tsepeneag et dans

Dina et *Confession pour un ordinateur* de Felicia Mihali. Ce faisant, Ileana Neli Eiben s'efforce de « déchiffrer les traces » de la « visibilité » de ces écrivains « dans le message qu'ils transmettent aux lecteurs du pays d'accueil, et, d'autre part, leur capacité à manier la nouvelle langue d'expression. » (p. 154). Sont abordés ainsi leurs « choix thématiques et linguistiques » (*ibid.*). Comme le remarque l'auteur de l'ouvrage recensé ici, ce qui semble préoccuper au premier chef Dumitru Tsepeneag, c'est une fictionnalisation des actes d'écrire et de traduire, alors que pour Felicia Mihali c'est la fictionnalisation de soi qui importe le plus, avec pour corollaire « une meilleure acceptation du présent » à travers une « radiographie du passé » (p. 154). Pour arriver à ses fins, Ileana Neli Eiben suit d'abord dans chacun des romans cités plus haut les traces de la « visibilité de l'auteur-écrivain roumain dans le texte français », ensuite celles de la « visibilité de la langue-culture roumaine » (mots en roumain, noms propres, interférences) dans le même texte. Au final, l'écriture bilingue s'avère être cette « traduction sans original » (Katrien Liévois, citée par Ileana Neli Eiben, p. 198), s'originant dans une identité hybride, autre, « étrangère », roumaine devenue francophone dans notre cas, et qui demande à être reconnue comme telle.

Le quatrième et dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à l'autotraduction chez Dumitru Tsepeneag et Felicia Mihali, plus précisément à la traduction en roumain (*Porumbelul zboară!*...) de *Pigeon vole* et à la traduction en français (*Le Pays du fromage*) de *Țara brânzei*. Après des rappels théoriques très mûrs qui convoquent Friedrich Schleiermacher, Antoine Berman, Jean-René Ladmiral, Michaël Oustinoff, entre autres, et des considérations qui semblent issues d'une longue fréquentation des textes critiques autant que des œuvres littéraires investiguées, Ileana Neli Eiben s'attelle à l'analyse du travail autotransductif des deux écrivains roumains, dont les démarches, affirme-t-elle, empruntent « deux directions de traduction » (p. 203), d'ailleurs ne serait-ce que parce que l'un traduit en roumain et l'autre du roumain, l'un pour un public du pays d'origine, l'autre pour un public du pays d'adoption et *a priori* plus international. Pour chacun des auteurs et des livres traduits analysés, le chercheur-traductologue suit les mêmes étapes : l'analyse de la « visibilité de l'auteur-traducteur » français, respectivement roumain dans le texte traduit, ensuite celle de la « visibilité de la langue-culture » française, respectivement roumaine dans le texte traduit, suivies d'une analyse comparée de l'original, de l'autotraduction et de la traduction allographe et de remarques critiques. Cette suite d'opérations s'avère une vraie méthode que Ileana Neli Eiben aspire à juste titre à pouvoir mettre à profit pour soi, dans de futures recherches, aussi bien que pour d'autres (des étudiants en traductologie, par exemple).

Le travail sur l'autotraduction des deux œuvres de Dumitru Tsepeneag et de Felicia Mihali pourrait se conclure par ces deux phrases, présentes d'ailleurs

dans la conclusion de ce chapitre : « L'autotraduction est une opération complexe qui ne se limite pas à de simples opérations de décodage et d'encodage. Elle est le fruit de toute une série de transformations auctoriales qui permettent d'obtenir un nouvel original. » (p. 260).

Texte rédigé la plupart du temps dans un style alerte et agréable à lire, malgré sa charge informationnelle interdisciplinaire, ce livre, sobrement intitulé *Sur une visibilité de l'autotraducteur. Dumitru Tsepeneag et Felicia Mihali*, outre de faire retour sur les théories élaborées jusqu'à présent en matière de bilinguisme et d'autotraduction, d'en appliquer les plus pertinentes à l'analyse des œuvres de deux écrivains bilingues francophones d'origine roumaine et de proposer une grille d'analyse pouvant s'appliquer ailleurs, est aussi un bel ouvrage sur l'écriture en langue étrangère et sur l'identité hybride issue de l'exil et de la migration.